



Matière sociale - Chapitre 2 : Activités

Michel Grossetti

► To cite this version:

| Michel Grossetti. Matière sociale - Chapitre 2 : Activités. 2020. hal-02516765v2

HAL Id: hal-02516765

<https://hal.science/hal-02516765v2>

Preprint submitted on 19 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre 2. Activités

Résumé

Le deuxième chapitre de *Matière sociale. Esquisse d'une ontologie pour les sciences sociales* traite des « activités », terme utilisé ici pour désigner ce que les personnes font, sans inclure en soi d'hypothèse particulière sur la façon dont s'élaborent les choix, les comportements, les interactions. L'intérêt de ce terme est de pouvoir recouvrir l'un ou l'autre des deux angles d'analyse habituels, un centrage sur l'« action » ou sur l'« interaction ». Dans le langage courant, le mot désigne souvent un flot continu d'actes (« exercer une activité », « être en activité », « les activités économiques »), mais il est aussi utilisé parfois pour désigner une séquence bornée dans le temps (en pédagogie par exemple). Ce caractère ouvert du terme, à la fois flux et séquence, convient bien. L'activité sociale se présente en effet comme un flux plus ou moins ordonné ou chaotique d'actes, d'attitudes, de paroles, de mouvements, de déplacement et de transformation d'objets, mais elle peut être analysée en y discernant des continuités et des ruptures, les continuités pouvant servir de base à la définition de séquences, dont l'enchaînement constitue un processus.

*
* *

Après avoir exploré les catégories que l'on peut utiliser pour décrire des entités, dans une logique statique assez classique, je voudrais adopter à présent une perspective dynamique et partir cette fois-ci des processus. Ceux-ci peuvent être de durée et d'ampleur (par le nombre d'entités impliquées) extrêmement variables. Comme il faut bien commencer quelque part, je vais m'intéresser d'abord au niveau le plus « micro » selon ces deux critères.

Les sciences sociales proposent des termes variés pour décrire les processus sociaux de plus petite durée, celle-ci étant bien sûr très relative s'agissant de temporalités sociales dont la définition varie selon les situations et les cadres théoriques.

Certains de ces termes sont associés à un angle d'analyse qui met en scène des personnes confrontées individuellement à un environnement. Cet angle d'analyse est commun aux approches individualistes et à certaines approches holistes. Les auteurs de la tradition individualiste préfèrent en général le terme « **action** », qui est fréquemment associé à l'idée de choix réflexifs¹, alors qu'un mot tel que « **pratique** » peut selon les cas renvoyer à une tradition qui met au contraire l'accent sur des déterminations passant par une dimension non réflexive des actes², ou, lorsqu'il est utilisé dans des approches se réclamant du pragmatisme, insister sur l'environnement matériel. Cependant, dans les deux cas, l'analyse place la focale sur les personnes comme individus, un peu comme un cinéaste qui utiliserait un procédé de caméra subjective ou comme certains jeux vidéo qui présentent à l'écran ce que le personnage est censé voir.

Un autre angle d'analyse privilégie la dimension collective et processuelle en utilisant plutôt le terme d'« **interaction** » qui fonde toute la tradition interactionniste : au lieu de s'intéresser aux personnes prises individuellement, on met l'accent sur des ensembles limités de personnes engagées dans une action réciproque. Pour reprendre l'analogie avec le cinéma, cela correspond plutôt à des

¹ Certains auteurs ont proposé la notion d'agentivité (pour traduire le « agency » anglais) justement pour débarrasser la notion d'action de la réflexivité systématique qu'elle suggère.

² Dans la même ligne, on trouvait naguère des termes plutôt issus de la psychologie comme « comportement ».

scènes de groupe dans lesquelles les personnages discutent et où s'installe une dynamique spécifique à la situation³. Naturellement, le même genre de mise en scène se retrouve dans les jeux vidéo. L'idée est que l'interaction est un processus qui crée un contexte spécifique, l'objet des analyses étant plus le processus que les actions séparées qui le composent. L'interaction implique la création d'un ordre commun, même très provisoire, instable et controversé, et donc la mobilisation de ressources de coordination.

Action et interaction sont évidemment liées. Par définition, une interaction est un enchaînement d'actions réciproques. Mais on peut également défendre l'idée que toute action est une interaction, si l'on considère que même une personne seule interagit en permanence avec des objets de toutes sortes⁴.

Activité

J'ai tendance à utiliser un terme moins marqué que les précédents par ces « théories de l'action », celui d'« **activité** », pour désigner plus simplement ce que les personnes font, sans inclure en soi d'hypothèse particulière sur la façon dont s'élaborent les choix, les comportements, les interactions. L'intérêt de ce terme est de pouvoir recouvrir l'un ou l'autre des deux angles d'analyse présentés plus haut, un centrage sur l'« action » ou sur l'« interaction ».

Qu'est-ce que l'activité ?

Dans le langage courant, le mot désigne souvent un flot continu d'actes (« exercer une activité », « être en activité », « les activités économiques »), mais il est aussi utilisé parfois pour désigner une séquence bornée dans le temps (en pédagogie par exemple). Ce caractère ouvert du terme, à la fois flux et séquence, me paraît assez bien convenir. L'activité sociale se présente en effet comme un flux plus ou moins ordonné ou chaotique d'actes, d'attitudes, de paroles, de mouvements, de déplacement et de transformation d'objets, mais elle peut être analysée en y discernant des continuités et des ruptures, les continuités pouvant servir de base à la définition de séquences, dont l'enchaînement constitue un processus.

Processus

L'analyse des activités implique un travail de cadrage, de sélection, de mise en ordre et d'attribution de sens, de la part des personnes impliquées comme des observateurs. Ceux-ci peuvent ainsi définir des blocs d'activité désignés comme des actions, des interactions, mais aussi, en général pour des durées plus élevées, des « événements », « carrières », « séquences » ou « processus ». Comme beaucoup de chercheurs travaillant sur les parcours de vie ou les événements historiques j'ai l'habitude de mettre en scène au moins deux niveaux emboîtés de durée, celui plus bref associé à la notion de séquence et celui plus étendu correspondant à ce qui est désigné comme un processus. Processus et séquences sont des constructions analytiques qui mettent en récit des ensembles d'activités. Je précise que si les séquences sont incluses dans les processus, cela ne signifie nullement qu'elles s'enchaînent linéairement : plusieurs séquences peuvent se dérouler en même temps et elles n'ont pas nécessairement de lien causal entre elles. On suppose toutefois qu'il

³ Quel que soit l'angle d'analyse (ou de prise de vue) « micro », les analystes les mettent bien sûr en rapport avec des points de vue plus « macro » correspondant à des plans larges.

⁴ Si l'on poursuit ce raisonnement, même le fait de réfléchir implique une sorte d'interaction interne comme dans les « tempêtes sous un crâne » que Victor Hugo affectionnait de décrire ...

existe entre les séquences des liens qui permettent de les intégrer à un même processus, dans une même trame narrative⁵.

Le plus simple est de désigner comme des **processus** toutes les associations d'activités au sein de récits, ces activités étant alors considérées comme inscrites dans des processus enchevêtrés d'ampleur variable. Les séquences sont alors vues comme des processus insérés dans d'autres processus. C'est la dimension narrative qui spécifie les processus, qui ne sont pas limités à un niveau d'analyse. Ce qui sera considéré comme une séquence (ou une « action ») distincte dans une étude détaillée des interactions entre des personnes sera plutôt conçu comme un détail dans une analyse au grain moins fin. Par exemple, l'attitude ou le propos d'une personne dans une situation momentanée devient un fragment d'une activité collective conçue comme une seule interaction, une négociation politique par exemple. Il n'y a donc pas d'unité de durée et de masse (nombre de personnes concernées) qui définisse a priori un processus. De la même façon, si les processus ont un début et une fin, dont la détermination est toujours un enjeu, pour les personnes concernées comme pour les observateurs, leur durée peut varier considérablement selon les cadrages choisis.

La notion de processus permet d'intégrer des objets d'étude aussi différents que des actions ou interactions, des parcours de vie (les activités impliquant une même personne), des mouvements sociaux (des activités regroupées dans un même récit collectif), des évolutions institutionnelles (des activités liées à une institution), ou l'histoire de grands domaines de la vie sociale (les activités situées dans ce domaine)⁶. Ces processus se déploient sur des niveaux de masse, durée et généralité très variables, mais ils présentent des points communs, notamment ce qui concerne les variations de prévisibilité.

Prévisibilité

Si l'activité sociale apparaît souvent désordonnée, elle ne l'est évidemment pas en totalité. Si c'était le cas, les personnes ne parviendraient pas à vivre ensemble. Il existe des ordres sociaux qui peuvent être plus ou moins contraignants. Ces ordres sociaux ne tombent pas du ciel, pas plus qu'ils ne résultent d'une quelconque loi naturelle, et ils ne sont pas non plus inscrits dans le bagage génétique de l'espèce. Ils sont le fruit de processus historiques qui ont fait émerger ce qui se présente, dans une situation donnée et pour une population déterminée, comme un ensemble de ressources de coordination. Ces ressources définissent strictement, ou suggèrent, ou sont seulement des appuis pour déterminer⁷ ce qu'il est indispensable, souhaitable, ou envisageable d'accomplir. Les personnes font beaucoup d'efforts pour se coordonner, pour effectuer des activités qu'elles jugent nécessaires. Les malades doivent être soignés, les cours dispensés en temps et en en heure, les véhicules réparés, etc. Elles y sont aussi guidées ou en sont empêchées par de multiples éléments tant « cognitifs » que matériels mais surtout par les interactions qu'elles ont entre elles. Celles-ci en effet comprennent toujours une dimension d'approbation ou de réprobation qui contribue à faire exister des normes de comportement, qui peuvent selon les situations être plutôt stabilisées et tacites ou plutôt l'objet de discordances et d'entreprises pour les déterminer⁸.

⁵ Des chercheurs ont imaginé de représenter un processus historique comme un réseau d'événements liés entre eux par des relations d'influence, ce qui permet d'isoler les événements « briseurs de cas », qui séparent le réseau en deux parties non connectées, donc qui se présentent comme ayant une portée particulière (Peter Bearman, Robert Faris, and James Moody, 1999, "Blocking the Future: New Solutions for Old Problems in Historical Social Science.", *Social Science History*, vol. 23, n°4, p. 501-533).

⁶ C'est le point de vue défendu dans l'ouvrage collectif rédigé par un groupe de chercheurs du Laboratoire d'Economie et de Sociologie du Travail : Ariel Mendez (dir.), 2010, *Processus. Concepts et méthode pour l'analyse temporelle en sciences sociales*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant.

⁷ Nicolas Dodier a proposé sur ce point une réflexion très stimulante : Nicolas Dodier, « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique », *Réseaux*, Année 1993, Volume 11, Numéro 62, pp. 63-85.

⁸ Cyril Lemieux a proposé une analyse de ces logiques normatives, identifiant des « grammaires » qui les cadrent (*Le devoir et la grâce*, *op.cit.*).

Ces ordres sociaux produisent une certaine prévisibilité des situations sociales, pour les personnes concernées et pour les observateurs. Dans beaucoup de situations, les personnes effectuent ce que les autres attendent d'elles, notamment lorsqu'un rôle peut servir d'appui à ces attentes : un médecin soigne, un professeur enseigne, un parent prend soin de son enfant, etc. Cette prévisibilité n'est évidemment pas absolue et ne peut pas être assimilée à un déterminisme. D'abord les personnes ont toujours la possibilité de s'écarter plus ou moins des rôles, ou plus généralement de ce que les autres attendent d'elles, au risque naturellement d'être incomprises, désapprouvées, ou sanctionnées de façon plus formelle. S'ils sont acceptés, ces écarts peuvent dessiner aux yeux des autres les contours d'une identité personnelle, surtout s'ils manifestent une certaine cohérence⁹.

Mais les activités ne sont pas toujours censées être prévisibles. Dans de nombreux cas, les personnes organisent, planifient même, des situations comportant une part élevée d'imprévisibilité. Les élections sont un exemple de ces situations correspondant à un **premier type d'imprévisibilité** : on connaît les candidats quelques semaines au moins avant l'événement, celui-ci est programmé soigneusement dans le temps, cadré de multiples manières pour permettre des choix individuels censés être indépendants les uns des autres au moment de leur expression (isoloirs, bulletins, urnes, etc.). Les élections des présidents américain et français de 2016 et 2017 ont rendu tangible cette imprévisibilité qui pouvait sembler moins évidente dans certains cas du passé. L'imprévisibilité des résultats des élections est une condition essentielle de l'ordre démocratique. A un niveau plus individuel, les examens, concours et autres entretiens d'embauche apparaissent comme des situations de ce type, où les issues possibles et le moment sont programmés mais où l'imprévisibilité de la situation est élevée¹⁰. Dans ce cas toutefois, ce qui comporte une forte imprévisibilité au niveau individuel est routinier au niveau plus agrégé : on ne peut pas prédire le succès ou l'échec d'un étudiant donné à un examen, mais la proportion des reçus obéit à des régularités statistiques. Dans le cas des concours elle est même fixée au départ. Dans d'autres situations, qui relèvent d'un **deuxième type d'imprévisibilité**, les issues possibles sont plus ou moins connues, mais pas le moment de survenue de la situation. Là encore on peut distinguer les cas où l'imprévisibilité se situe à un niveau agrégé (des événements climatiques pour lesquels on dispose de réponses standards par exemple) de ceux où elle concerne des niveaux plus individuels (maladie, perte d'emploi, dégâts dans un logement) et correspond à des cadrages collectifs (systèmes d'assurance, règlements, présence de professionnels gérant ces situations, etc.) et des régularités statistiques. Dans un **troisième type d'imprévisibilité**, le moment de survenue est plus ou moins connu, mais pas les issues possibles. Une négociation diplomatique s'engage, mais on ne sait pas ce qui peut en sortir, sauf à s'en tenir à des catégories très générales (guerre ou paix par exemple). Les transitions de cycles de vie suivent un peu la même logique : on sait à peu près où se situe la période de passage à la retraite, mais il est difficile de prévoir ce que vont faire les personnes qui sont concernées (sauf, là encore, à utiliser des catégorisations très générales). Il en est de même pour l'entrée dans l'âge adulte, en France plus étalée actuellement que les départs à la retraite, mais que l'on situe en général entre 18 et 30 ans selon les critères choisis. Enfin, il existe au moins un **quatrième type de situation**, dans lequel ni le moment de survenue ni les issues possibles ne sont prévisibles. Ces situations sont souvent (lorsque les conséquences en sont jugées négatives) qualifiées de « catastrophes » par les personnes : des événements climatiques non anticipés, le déclenchement inopiné d'un conflit que l'on croyait pouvoir éviter (la Première Guerre mondiale), des changements brutaux de conditions de vie. Souvent, ces situations correspondent à des « débordements » de différents cadrages collectifs. Ce sont les « crises systémiques » décrites par les économistes, dans lesquelles un problème qui a surgi dans un secteur particulier (le financement des logements dans la crise de 2007) « contamine » d'autres secteurs économiques et

⁹ Cette cohérence peut être interprétée par certains sociologues comme la manifestation d'une disposition (voir la discussion du chapitre 1 sur ce point).

¹⁰ J'ai discuté des différentes formes d'imprévisibilité dans divers textes. Le plus récent et probablement le plus approfondi est : Michel Grossetti, 2016, « L'imprévisibilité dans le monde social », in Jean-Claude S. Levy (dir.), *Complexité et désordre. Eléments de réflexion*, Presses Universitaires de Grenoble, pp. 97-112.

peut déclencher des crises sociales et politiques. Au niveau des parcours individuels on rencontre assez fréquemment des cas similaires : par exemple lorsqu'une perte d'emploi s'accompagne d'un problème de santé, puis d'une rupture familiale, le parcours basculant alors dans une toute autre logique. Dans ce cas, les cadrages collectifs (assurance chômage, système de santé, dispositifs de conciliation familiale) peuvent se trouver débordés et progressivement pris en défaut. Cette typologie en retrouve d'autres plus anciennes, en particulier celle de l'économiste Franck Knight, qui distinguait le risque, pour qualifier les situations dans lesquelles on peut mettre en œuvre des modèles statistiques et l'incertitude, lorsque ce n'est pas possible¹¹. Le risque de Knight correspond aux deux premiers types que j'ai décrits, l'incertitude aux deux autres. Naturellement cette typologie n'épuise pas toutes les possibilités, mais elle permet un repérage des cas les plus courants. Tout aussi naturellement, l'estimation de l'ampleur de l'imprévisibilité et des formes qu'elle prend dépend des catégories que l'on utilise. Par exemple, prévoir la profession future d'un jeune à partir de celles de ses parents n'est guère possible avec un certain niveau de précision (les professions et catégories socioprofessionnelles de l'INSEE à deux ou quatre chiffres par exemple), mais cela devient plus faisable si l'on divise les professions en trois ou quatre grandes catégories correspondant à des grandes strates de hiérarchie sociale.

¹¹ Franck Knight, 1921, *Risk, Uncertainty and Profit*, Boston, Houton Misslin ; rééd. New York, Harper Torchbooks, 1965.

Tableau 1. Les formes de prévisibilité des situations sociales

Moment Issues	Moment prévisible	Moment imprévisible
Issues prévisibles (formalisation possible : « risque » de Knight)	1. Carrefour <i>Niveau des parcours individuels :</i> orientation scolaire, concours <i>Niveau collectif :</i> élections, compétition sportive	2. Risque anticipé <i>Niveau des parcours individuels :</i> maladie, chômage <i>Niveau collectif :</i> Evénements climatiques ou technologiques anticipés
Issues imprévisibles (formalisation impossible ou très difficile : « incertitude » de Knight)	3. Changement d'état programmé <i>Niveau des parcours individuels :</i> transitions entre cycles de vie <i>Niveau collectif :</i> négociations diplomatiques	4. Crise <i>Niveau des parcours individuels :</i> contagion des imprévisibilités entre sphères d'activité (travail, santé, famille, etc.) <i>Niveau collectif :</i> catastrophes climatiques ou technologiques non anticipées ; crises « systémiques »

Une situation peut évoluer pour passer d'un type d'imprévisibilité à un autre. Par exemple, un échec scolaire peut entraîner des problèmes familiaux, une déscolarisation et une situation de crise plus ou moins grave (passage d'une situation de type carrefour — type 1 — à une situation de crise — type 4). Les bifurcations amorcées par des problèmes de santé correspondent bien à ce cas de figure : l'événement de santé cristallise des problèmes multiples et contamine d'autres sphères d'activité (notamment celle du travail) jusqu'à provoquer une réorganisation importante des activités¹². A l'inverse, une situation aux issues imprévisibles (type 3 ou 4) peut se transformer progressivement en un choix réduit à quelques options bien définies (types 1 ou 2). C'est probablement ce qui se produit le plus fréquemment pour les situations de la seconde ligne du tableau : elles commencent avec des issues peu cadrées mais évoluent ensuite vers des situations de la première ligne par resserrement des horizons et abandon de certaines options.

Cette typologie correspond à des analyses effectuées a posteriori et « de l'extérieur », même si elles sont effectuées par des protagonistes de ces situations. Mais si l'on saisit l'activité « en train de s'effectuer », comment les personnes s'engagent-elles dans les situations selon la façon dont se présente l'imprévisibilité, vue alors comme une incertitude ?

¹² Valentine Hélarlot, 2006, « Parcours professionnels et histoires de santé: une analyse sous l'angle des bifurcations », *Cahiers internationaux de sociologie*, n°120, pp.59-83.

Logiques d'activité

Depuis au moins la typologie des « rationalités de l'action » de Max Weber, divers auteurs se sont efforcés de théoriser les raisons d'agir qui prévalent dans telle ou telle situation. Certains mettent en avant un principe unificateur qui serait premier.

Tout un pan des sciences sociales fait de l'intérêt, recherché activement ou perçu de façon non réflexive, le « moteur » principal des comportements individuels. Le sociologue théoricien Alain Caillé avait alerté dès le début des années 1980 sur cette tendance au réductionnisme dans les travaux sociologiques par ailleurs opposés¹³. Caillé visait entre autres Pierre Bourdieu et Raymond Boudon pourtant opposés entre eux sur bien des points. Les notions de **compétition** et de **domination**, liées à celle d'intérêt, souvent très utiles dans des contextes où elles font sens, me semblent également donner lieu parfois à des généralisations trop rapides. Les théoriciens de l'action rationnelle inspirés par l'économiste Gary Becker voient de la compétition partout, ceux qui s'inspirent des travaux de Pierre Bourdieu traquent des effets de domination dans toutes les situations sociales. Je pense que l'on perçoit bien mieux les situations de compétition ou de domination, et il est plus facile de les analyser, lorsque l'on n'en fait pas un allant de soi universel.

La compétition me semble associée à des situations d'équivalence structurelle, relativement à des ressources ou à d'autres personnes, à la perception de cette équivalence par les personnes, et à leur volonté de rompre cette équivalence pour créer des asymétries, ou de la maintenir face au risque de la voir s'affaiblir. Il faut donc trois critères pour définir une situation de compétition : ils sont loin d'être présents dans toutes les situations. D'autres auteurs préfèrent mettre en avant la recherche de reconnaissance, conçue comme un cadre plus large et plus ouvert que la recherche de l'intérêt au sens économique¹⁴, mais ils courent le risque de tomber dans le même piège d'interpréter toutes les situations à l'aune d'une seule dimension.

Dans la même logique, pour moi, la domination est constituée par des asymétries de ressources, par la perception qu'en ont les personnes, et par la reconnaissance par elles des asymétries, quittes pour les dominées à s'efforcer de les renverser dans le futur. La domination est un thème classique des sciences sociales, et singulièrement de la sociologie, depuis au moins Max Weber. En France, ce thème est associé à la figure de Pierre Bourdieu. Celui-ci a construit avec Jean-Claude Passeron un cadre théorique général adapté à la détection des logiques de domination. Le concept de **champ** est la composante de ce cadre théorique qui permet de traiter les contextes collectifs stabilisés. Il désigne (pour faire simple) un ensemble de pratiques structuré par des enjeux communs¹⁵. L'accès à ces enjeux et leur contrôle sont décrits comme étant la détention d'une forme de « **capital** » spécifique au champ. Ces notions sont fondées sur deux métaphores. La première est celle du champ de forces des physiciens, déjà utilisée par le psychologue Kurt Lewin, qui suggère une force uniforme, de moins en moins puissante à mesure que l'on s'éloigne de sa source. Les enjeux communs « courbent » les pratiques au sein du champ et créent en même temps une hiérarchie en cascade entre les « agents » qui ont l'accès le plus direct aux enjeux et ceux qui en sont plus éloignés. La métaphore physique permet de rendre compte d'une structuration qui ne repose pas nécessairement sur des règles explicites et des institutions mais résulte de l'adhésion des participants à certaines croyances communes. La deuxième métaphore, celle du capital, qui se réfère plutôt à l'économie, rend compte de cette hiérarchie sous la forme de la détention de ressources d'une valeur variable. Elle permet de percevoir des jeux de domination et des valeurs sociales différenciées derrière des pratiques en apparence éloignées de l'activité économique comme celles qui relèvent de l'éducation ou la culture. Ce cadre d'analyse a été conçu pour déceler les effets de domination et il est très efficace pour cela. L'un de ses défauts, maintes fois souligné par des auteurs très divers, est de ne voir que la domination. Pour utiliser une autre analogie physique, c'est un peu

¹³ Alain Caillé, 1981, « La sociologie de l'intérêt est-elle intéressante ? (à propos de l'utilisation du paradigme économique en sociologie) », *Sociologie du Travail*, Vol. 23, No. 3, pp. 257-274.

¹⁴ Axel Honneth, 2000, *La Lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf (édition allemande de 1992).

¹⁵ Je reviendrai plus longuement sur cette notion dans les chapitres des deuxième et troisième parties.

comme un détecteur de rayonnement infra-rouge qui permet de percevoir ce que l'œil humain ne voit pas, mais qui ne détecte que ce rayonnement. Les interactions sociales comportent la plupart du temps une dimension de domination ou de rapport de forces mais elles ne s'y réduisent pas. A ne voir qu'elle on en perçoit mal les variations, au risque de mettre sur le même plan des situations où elle est très secondaire et d'autres où elle est totalement centrale, des cas où elle ne produit pas de souffrance particulière et ceux où elle devient une violence insupportable par ceux qui la subissent. Le normalien provincial d'origine sociale modeste, comme pouvait l'être Pierre Bourdieu lui-même dans ses années d'études, peut ressentir une certaine souffrance devant le mépris social qu'il subit de la part des enfants de la bourgeoisie parisienne, mais ce n'est pas complètement comparable à la souffrance d'une victime de la barbarie nazie, du totalitarisme stalinien ou des situations d'exploitation extrêmes dans l'univers capitaliste... Le joueur amateur de football « pousse-ballon » subit certainement une domination de la part de joueurs de club, voire de professionnels, avec lesquels il pourrait être amené à jouer, ou auxquels on le comparerait. Mais justement, la domination n'apparaît que dans la comparaison ou la compétition. Lorsque des personnes s'engagent dans une pratique selon une logique non compétitive, le champ de forces ne se fait guère sentir. La théorie des champs et des capitaux peut alors conduire à des interprétations de type « imbécile heureux » : les personnes qui ne ressentent pas les effets de la domination sont inconscientes de celle qu'elles subissent, victimes d'illusions et de croyances qui les empêchent de percevoir ce que le sociologue met en évidence. En caricaturant on pourrait dire que dans ce type de situation, pour le sociologue, ces personnes *devraient* souffrir ... Le problème est évidemment que dans ce cas, les assertions de l'analyste sont peu réfutables : il peut objectiver des différences de ressources et de pratiques dont il peut argumenter qu'elles soient dommageables pour les personnes, mais plus difficilement démontrer que ces différences soient interprétables comme une domination ressentie par ces personnes.

Je ne crois pas à la possibilité de réduire la complexité des activités sociales à un tel principe et je ne crois pas non plus que l'on puisse trouver pour chaque « action » prise isolément une « raison » unique ou même dominante¹⁶. J'ai développé ce point de vue dans le premier chapitre au sujet des ressources cognitives. Dans une lignée de pensée soucieuse de l'opérationnalisation empirique des théories, et d'orientation plutôt interactionniste, je crois en revanche que l'on peut élaborer une typologie pratique des logiques selon lesquelles les personnes s'engagent dans les activités sociales.

Mon propos n'est pas d'inventorier les propositions existantes allant dans cette direction, ce n'est pas l'optique dans laquelle j'ai choisi de travailler pour cet ouvrage. Je m'en tiendrai à l'auteur qui me paraît le plus proche de ce que je présente ici, et dont certaines propositions ont probablement influencé ce qui suit¹⁷, Laurent Thévenot. Celui-ci définit des « régimes d'engagement » à partir de différentes dimensions des situations : le nombre de personnes concernées ; l'enjeu de l'engagement dans la situation ; l'ajustement plus ou moins important entre la personne qui s'engage et les autres personnes concernées en ce qui concerne le sens de la situation ; le degré d'incertitude de la situation ; les rapports avec les autres personnes engagées dans la situation ; le type d'engagement mutuel ; l'action envers ces personnes ; les formes de réification de ces personnes qui peuvent être en jeu¹⁸. Sur cette base, Laurent Thévenot définit trois

¹⁶ A la limite, la notion très générale de « contrôle » telle que l'entend Harrison White, c'est-à-dire la recherche par les personnes (pour lui les « identités ») de « prises » sur leur environnement, me convient assez bien, mais elle dit seulement que les personnes sont actives, d'une façon ou d'une autre.

¹⁷ En fait, l'influence principale est surtout un travail de terrain sur les régimes d'activité des entreprises (Jean-François Barthe, Nathalie Chauvac, Michel Grossetti, 2015, « Régimes d'activité dans la création d'entreprises », *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, Vol. 125, pp.8-24).

¹⁸ Laurent Thévenot, 2006, *L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Seuil. Les dimensions que je présente résultent de ma lecture (Michel Grossetti, 2011, « Les ressources de l'activité sociale », *SociologieS* [En ligne], « Grands résumés, L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement », mis en ligne le 06 juillet 2011, Consulté le 07 juillet 2011. URL : <http://sociologies.revues.org/index3575.html>) de son ouvrage et du « grand résumé » qu'il en a rédigé pour la revue *SociologieS* (Laurent Thévenot, « Grand résumé de L'Action au pluriel. Sociologie des régimes

« régimes » : de « familiarité personnelle » (portées restreintes, enjeux de « convenance personnelle », ajustements de sens « personnellement accommodés », incertitude prise en tension entre la routine et le tâtonnement, rapport aux autres sur le registre de l'affectif et de l'intime) ; du « plan » (portée étendue dans la durée, l'enjeu étant la réalisation de soi, les ajustements de sens s'opérant autour du plan et de sa réalisation, incertitude entre le normal et l'indécis, rapport aux autres plus instrumental, organisé autour d'accords et de contrats) ; de « justification » (portée plus large, prenant pour objet le bien commun, les ajustements ou discordance de sens, incertitude organisée autour des pôles du justifié et du critique, rapport aux autres autour du bien commun et de sa dimension publique). Ma discussion de cette typologie¹⁹ en soulignait l'intérêt, notamment au regard des diverses dimensions qu'elle incorpore, mais argumentait le doute qu'elle puisse se révéler exhaustive et mettait en question sa consistance logique, qui ne me paraissait pas toujours satisfaisante au regard de quelques contre-exemples.

Les « logiques d'activité » que je présente ici se situent sur le même registre que les « régimes » de Thévenot mais se rapprochent également des « styles » définis par Harrison White comme des harmonies de pratiques (pour résumer très grossièrement). Mais elles sont construites différemment, de façon plus simple, sur deux critères qui relèvent de la dynamique des processus, le rapport des personnes à l'incertitude et aux enjeux des activités concernées. L'incertitude est la version vécue par les personnes de l'imprévisibilité décrite plus haut, qui était abordée du point de vue d'un analyste, les enjeux étant quant à eux définis comme des irréversibilités anticipées.

Les logiques d'activité décrivent les situations telles que l'on considère qu'elles se présentent aux personnes qui s'y engagent. Ces logiques peuvent aussi bien être individuelles que collectives. Elles sont « sans échelle ». Je ne crois pas que l'on puisse élaborer une typologie exhaustive de ces logiques. Je me limite ici à ce que je pense être les cas les plus courants.

Un premier type de logique est associé à un maintien des équilibres. On effectue les activités habituelles, considérées comme nécessaires, dans la souffrance, l'ennui ou le plaisir, mais sans autre perspective que la continuité des positions, des liens et des êtres. Cette logique de **stabilité**²⁰ est évidemment très présente dans les activités sociales. Elle fait écho aux processus de type routinier évoqués plus haut. Cela n'empêche pas naturellement que les situations présentent un certain degré d'incertitude aux yeux des personnes concernées. Mais celles-ci considèrent que, si elles font ce qu'elles considèrent devoir faire, alors rien ne va changer significativement. Sur le plan des ressources cognitives, les routines sont ici dominantes.

Un deuxième type est orienté vers la recherche active d'une transformation de l'état du monde au moyen d'une suite d'activités. C'est ce que Pierre-Marie Chauvin, Pierre-Paul Zilio et moi avons appelé la logique **entrepreneuriale**²¹. L'entreprise dont il est question est évidemment à prendre dans le sens le plus large : César entreprenant de conquérir les Gaules ; Benjamin entreprenant de séduire Lucie (Benjamin est un garçon « entreprenant ») ; des ligues de vertu entreprenant d'interdire l'alcool ; etc. Il suffit au fond que l'état du monde envisagé soit perçu comme le résultat possible d'une succession d'activités. On se situe au voisinage du régime du plan défini par Thévenot, de la thématique du projet, ou encore de la rationalité téléologique naguère thématisée par Raymond Boudon à partir de l'exemple du joueur d'échec sacrifiant une pièce pour s'assurer d'une position favorable. C'est la logique dans laquelle la notion de stratégie, qui est utilisée par beaucoup de sociologues à tout bout de champ, fait le plus sens. Dans la logique entrepreneuriale, l'état du monde espéré peut prendre la forme du plan, du projet explicite, mais il

d'engagement, Paris, Éditions La Découverte, 2006 », *Sociologies* [En ligne], Grands résumés, L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement, mis en ligne le 06 juillet 2011, consulté le 10 juin 2017. URL : <http://sociologies.revues.org/3572>

¹⁹ « Les ressources de l'activité sociale » (voir note précédente).

²⁰ Décrite comme un régime de marché dans l'article déjà cité sur les régimes d'activité des entreprises.

²¹ Pierre-Marie Chauvin, Michel Grossetti, Pierre-Paul Zilio 2014, « Introduction », in Pierre-Marie Chauvin, Michel Grossetti, Pierre-Paul Zilio, *Lexique sociologique de l'entrepreneuriat*, Paris, Les Presses de SciencePo, pp.11-31.

peut également être plus vague, rester implicite. Cette logique implique une référence à des processus, des récits, mais aussi bien sûr à des projets.

La troisième logique, **exploratoire**, intègre également une référence à un état du monde à venir, mais celui-ci est nettement moins défini que celui qui prévaut dans la logique entrepreneuriale. L'activité est orientée vers la découverte, la nouveauté relative. Une personne circule sur internet sans objectifs autres que de découvrir des nouveautés²², une entreprise explore les possibilités de collaboration ou de vente, un touriste déambule au hasard dans une ville. Les personnes s'attendent à être surprises, à apprendre des choses nouvelles, sans trop savoir lesquelles. L'incertitude est présente mais elle est associée à une dimension de nécessité ou de retombées favorables et moins à des craintes que dans d'autres cas.

A l'opposé, dans la quatrième logique, **l'urgence**, le court terme domine. La situation « ne peut plus durer », est « intenable », les craintes sont élevées, ou bien elle est programmée pour être limitée dans le temps. Un couple se déchire, une entreprise risque de faire faillite, un état se trouve dans une situation critique sur le plan politique ou économique, un étudiant passe les épreuves d'un concours difficile. L'urgence peut provenir de menaces extérieures (un pays confronté à une épidémie, une entreprise au bord de la faillite) ou bien de conflits entre les personnes, les deux pouvant évidemment se combiner. Les situations de débat ou de dispute décrites par la sociologie pragmatique me paraissent se situer dans cette logique de crise lorsque les tensions sont fortes, alors qu'elles peuvent rester sur d'autres logiques (l'exploration par exemple) si les rapports sont plus apaisés. La notion d'épreuve est également assez proche. L'urgence mobilise divers types de ressources cognitives avec parfois des tensions entre projets et valeurs ou affects. Ces derniers « colorent » fortement ces situations. Selon la façon dont elle se dénoue, la crise peut s'inscrire dans un processus de maintien des équilibres ou de bifurcation.

On peut évoquer une cinquième logique, de **survie**, dans laquelle l'activité est toute entière orientée vers le maintien difficile d'une situation pourtant précaire. Comme dans la logique d'urgence, le court terme prédomine, mais il n'est pas associé à une perspective de changement, plutôt à une sorte de stase dans un présent qui dure. Cela correspond aux cas décrits par Marc-Henri Soulet²³ (concernant notamment des toxicomanes) dans lesquels le temps apparaît pour les personnes en quelque sorte suspendu, avec une faible portée vers le passé comme vers l'avenir. On vit « au jour le jour ». Certaines entreprises survivent ainsi de petites commandes, sans réelle cohérence, sans projet autre que le maintien d'une activité. La logique de survie est souvent associée au maintien des équilibres. Mais elle peut à tout moment décrocher vers une situation bifurcative.

Pour compléter le tableau, s'ajoute une sixième logique, la **résignation**, dans laquelle l'incertitude est faible face à des situations dont les conséquences sont limitées (maintien d'une évolution graduelle) ou plus fortes (caractère inéluctable d'un changement qui s'annonce). Si l'urgence ou la logique entrepreneuriale peuvent prendre la forme de la révolte, de la mobilisation, la résignation implique l'acceptation d'une situation sur laquelle on n'a guère de prise, à laquelle on peut seulement s'adapter.

²² Nicolas Auray, 2010, « Le Web et le tissu des solidarités », *Communications*, n°88. numéro spécial sur les "cultures numériques", p. 117-131.

²³ Marc-Henri Soulet, 2009, « Changer de vie, devenir autre : essai de formalisation des processus engagés », in Marc Bessin, Claire Bidart et Michel Grossetti, eds., *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, La Découverte, « Recherches », p. 273-288.

Tableau 2. Logiques d'activité

Irréversibilités anticipées Incertitude des séquences	faible	forte	variable
faible	stabilité	entrepreneuriale	résignation
forte	survie	urgence	exploratoire

Pour cette typologie comme pour les autres que j'ai présentées, si ces catégories me semblent permettre de décrire de nombreuses situations, elles ne sont certainement pas les seules possibles.²⁴

Evidemment, les personnes ne s'engagent pas toutes dans les situations selon la même logique. Ce qui relève de la crise pour certains se situe sur le registre de la stabilité pour d'autres. Le blessé qui arrive aux urgences vit un drame que le médecin peut considérer comme une situation de routine. Le toxicomane en situation de survie est perçu comme en crise par sa famille alors que pour lui-même c'est le simple quotidien. Certaines personnes s'engagent dans les situations selon une logique entrepreneuriale avec un projet (éventuellement caché ou en tout cas non explicité) alors que d'autres personnes se situent plutôt dans une logique de stabilité. Ces discordances peuvent perdurer ou faire l'objet de négociations sur le sens des situations. Dans des mouvements sociaux, certains s'engagent fortement, prennent des initiatives, s'impliquent dans des débats ou des discussions sur les modalités d'action, d'autres suivent de façon plus ou moins distante, d'autres encore restent dans une position de simples spectateurs. L'engagement des uns et des autres, au même titre que leur lecture des situations, est souvent remis en jeu dans les interactions, ce qui débouche sur des alignements plus ou moins forts, des cohérences collectives plus ou moins affirmées, ou sur des discordances et des divisions. Dans ces interactions, les ressources présentes (références partagées, objets techniques, configurations des lieux, etc.) contribuent à cadrer les activités, les ajustements et les discordances. On pourrait complexifier le tableau précédent en introduisant ces dynamiques collectives et le degré de cristallisation des positions. Je m'en abstiens pour le moment et préfère me concentrer sur un élément important des dynamiques collectives qui est la constitution de récits.

Processus et récits

Les logiques d'activité sont souvent associées à des récits sur des processus de plus long terme dans lesquels les protagonistes perçoivent ou déclarent que les activités sont inscrites. C'est particulièrement évident dans la logique entrepreneuriale, en partie guidée par le récit d'un processus devant aboutir à un état du monde souhaité par les personnes impliquées. Mais toutes les activités sont situées par ceux qui s'y engagent dans des récits divers renvoyant à des processus d'ampleur très variable. Certains sont de « grands récits » sur l'évolution de l'humanité ou en tout cas de grands ensembles de personnes : aux récits centrés sur le progrès technique et la croissance,

²⁴ La typologie des logiques d'action de François Dubet (*Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil, 1995), que je trouve très juste mais n'ai jamais eu l'occasion de mettre en œuvre dans mes propres recherches (à cause de leur centrage sur le contexte plus que sur les logiques d'action), est en quelque sorte orthogonale et complémentaire à celle que je propose ici. Elle met l'accent sur les enjeux des situations pour les personnes. On peut en effet voir l'expérience comme l'affrontement par les personnes de toutes les irréversibilités dont elles considèrent qu'elles sont en jeu dans les situations vécues. Dans le langage utilisé ici, les trois dimensions de l'expérience peuvent être vues comme concernant respectivement la personne elle-même et la relative consistance des ressources cognitives qu'elle met en œuvre (de façon plus ou moins explicite ou implicite, cohérente ou contradictoire) pour se définir, définir le monde social et sa relation à ce monde (subjectivation), les relations interpersonnelles et l'engagement dans des collectifs ou les sphères d'activité (intégration) et l'évolution des relations avec divers types de ressources (stratégie).

en déclin (malgré l'essor d'une variante centrée sur le développement de la communication électronique²⁵), tendent à s'ajouter ou se substituer des récits mettant en scène des difficultés croissantes (dérèglement climatique, dérives du capitalisme, surpopulation, effondrement). D'autres récits concernent plutôt des ensembles plus restreints : telle profession, telle ville, telle institution, perçue comme en croissance, en déclin ou en transformation ; telle réforme en cours qu'il faut mener à bien ou bloquer ; tel événement sportif de durée moyenne (coupe du monde de football, tour de France cycliste) mis en scène par les journalistes et les participants comme un récit. Au niveau plus individuel, les personnes se racontent plus ou moins l'histoire de leur vie, de leur carrière, de leur couple.

Des événements parfois très contingents sont intégrés dans des récits de plus long terme. William Sewell raconte comment, lors de la Révolution Française, les membres de l'Assemblée Constituante ont d'abord perçu la prise de la Bastille comme une menace de généralisation des violences avant de la présenter comme exceptionnelle (donc à ne pas répliquer), explicable par les faillites et trahisons du pouvoir en place et participant d'un changement en cours (qu'évidemment personne ne désignait comme une révolution). Les processus d'attribution de sens qui s'exercent sur les activités les inscrivent dans des récits qui s'élaborent et se reconstruisent en permanence.

Lorsqu'on les examine a posteriori, les processus sont construits également comme des récits mais cette fois-ci d'un point de vue analytique, externe. Même lorsque le récit est fait par des participants, il devient externe du fait qu'il est constitué ou reconstitué de façon rétrospective et non plus dans l'action dont il se découple. Se pose alors la question de l'évaluation des effets à plus long terme que peuvent avoir les séquences d'activité qui composent le processus.

Conséquences

Les activités ont des effets sur les personnes et les ressources. Beaucoup de ces effets sont jugés négligeables, par les personnes elles-mêmes ou par les analystes : des équilibres se maintiennent, rien d'« important » ne change. D'autres effets sont considérés comme notables ou décisifs par les changements qu'ils apportent aux équilibres existants. Décider de l'importance des changements est toujours une affaire d'angle et de niveau d'analyse. Chaque naissance est un événement très important pour une famille, mais le taux de natalité d'un pays est remarquablement régulier et une naissance n'en perturbe guère les équilibres démographiques.

Un point important est que les conséquences sont abordées ici sous un angle d'analyse rétrospectif, où l'on connaît la suite de l'histoire. Il n'y a pas de contradiction entre les approches qui cherchent d'un point de vue « émique » à se situer au plus près de la façon dont les personnes s'engagent dans les situations à forte incertitude et celles qui se centrent sur les processus d'un point de vue objectivant et cherchent à repérer des enchaînements types de séquences. La différence est une question de focale. Pour moi, aucune de ces perspectives n'est intrinsèquement préférable à l'autre. Tout dépend de ce que l'on cherche à comprendre, les perceptions et attitudes des personnes ou les processus d'ensemble.

Du point de vue rétrospectif, pour un angle et un niveau d'analyse donnés, il me semble qu'il y a trois cas de figure (ou trois façons de donner du sens aux informations collectées). Dans le **premier cas**, les effets sont négligeables, ce qui signifie à la fois que les équilibres ne se modifient pas de façon significative et qu'ils ne seraient pas plus modifiés si l'une ou l'autre des activités concernées n'avait pas été effectuée. Beaucoup d'activités de routine réalisées individuellement rentrent dans ce cadre. Cela n'exclut pas qu'elles puissent avoir des effets si un mécanisme de cumulation est à l'œuvre. C'est un point sur lequel je reviendrai dans le septième chapitre. Dans le **deuxième cas**, les équilibres ne se modifient pas mais on (les personnes concernées ou un analyste

²⁵ On pourrait ajouter le récit sur l'accroissement de la durée de vie et des capacités physiques avec le thème du « transhumanisme ».

extérieur) considère qu'ils seraient affectés si ces activités n'avaient pas eu lieu. On respire sans y penser mais il suffit d'être empêché de le faire durant quelques minutes pour en ressentir l'impérieuse nécessité. On met en œuvre machinalement les codes ordinaires de politesse mais si on ne le fait pas, certaines relations peuvent s'en trouver dégradées. Enfin, **troisième cas de figure**, l'activité modifie les équilibres aux yeux des personnes concernées ou des analystes externes (dont bien sûr le point de vue peut différer). Les politiques publiques sont un bon exemple : au regard des objectifs affichés beaucoup ont des effets négligeables ou faibles (sinon de montrer que les auteurs de ces politiques font quelque chose) ; d'autres sont importantes pour maintenir des équilibres existants (beaucoup de politiques « sociales » sont dans ce cas) ; une proportion très faible produit des changements significatifs (et souvent mal perçus par les contemporains parce qu'ils apparaissent après plusieurs années)²⁶.

Irréversibilités

J'appelle **irréversibilités** les effets non négligeables de l'activité. Ce sont des conséquences qui survivent à leurs causes ou, plus précisément, des configurations de personnes et de ressources dont le maintien dans la durée a des causes différentes de celles qui en expliquent l'émergence. Il faut préciser ici immédiatement un point important pour éviter les malentendus que le terme pourrait induire : ces irréversibilités sont toujours relatives. Ce qui a été construit peut être déconstruit. Rien n'est définitif. Les éléments créés ne sont irréversibles que dans la mesure où ils survivent à leur moment de création et où ils interviennent dans des situations ultérieures. La notion d'irréversibilité implique toutefois que déconstruire ce qui a été construit ou défaire ce qui a été fait n'est pas revenir au point de départ. On peut chercher à faire ressembler le futur au passé, mais on ne peut pas facilement en annuler les traces, matérielles ou immatérielles. Ces traces permettent aux historiens de faire leur travail.

L'imprévisibilité des situations n'est pas nécessairement associée à des irréversibilités. Explorons les cas de figure dessinés par un croisement de ces deux caractéristiques des situations sociales. On peut avoir tout d'abord des situations prévisibles et sans grande conséquence « significative », sans création d'irréversibilités. C'est le registre des activités **ordinaires**, associé aux routines sur le plan cognitif, à tel point que ce dernier terme pourrait être utilisé pour les deux, à la fois constat analytique de la répétition des schémas d'activité (sans hypothèse sur les causes de cette répétition) et ressource cognitive favorisant la régularité de ces activités, au sens défini dans le chapitre précédent²⁷. Les activités ordinaires ne sont pas sans conséquences. Elles maintiennent l'ordre social, rendent les actions prévisibles, raccourcissent les processus de décision. Elles tendent également à s'opposer aux changements, contribuant fortement aux logiques de « blocage » que Harrison White décrit comme une « mer des Sargasse » de tout processus social²⁸. Dans les parcours

²⁶ Je m'étais essayé il y a quelques années à ce type d'analyse sur les politiques locales relatives à l'innovation : Michel Grossetti, 2006, « Petit bilan des effets des politiques destinées à favoriser le développement économique par l'innovation », in Xavier Itçaina, Jacques Palard et Sébastien Ségas, *Régimes territoriaux et développement économique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 173-185.

²⁷ J'ai longtemps utilisé le même terme (« routine ») pour les deux aspects, mais il me semble préférable pour la clarté de cette ontologie d'utiliser une expression distincte. Le caractère ordinaire d'une activité signale simplement sa répétition sans impliquer d'explication « cognitive ». Ici, la répétition est observée de l'extérieur, elle peut résulter de multiples configurations des situations sur le plan des agencements matériels, des personnes impliquées et des ressources cognitives en jeu.

²⁸ « La vie sociale a deux visages. Le premier se présente sous la forme d'un défi. Ce défi qui consiste à bloquer les vagues incessantes de bouleversements et de contingences qui sont inséparables du simple fait de vivre. De ce blocage provient un certain sentiment de cohérence pour tous ainsi qu'une certaine continuité pour certains sites. Il s'agit là de résoudre le problème de l'ordre. C'est ce visage qui a été examiné dans les chapitres précédents, une perspective sur l'interaction de l'organisation et de l'action. En ce qui concerne l'autre visage, il s'agit de traverser la mer des Sargasses des obligations et des contextes sociaux afin d'atteindre un niveau d'ouverture suffisant pour générer de l'action. Tout

de vie, on peut ranger dans cette catégorie toutes les séquences d'activités qui s'inscrivent dans un cadre déjà largement établi. Au niveau des organisations, les activités ordinaires sont omniprésentes, elles incarnent le maintien du collectif et la relative substituabilité des membres. Il en est de même aux niveaux plus massifs avec les habitudes, les « allant de soi » partagés par la plupart des personnes inscrites dans un même contexte socio-historique. Prises ensemble, les activités ordinaires forment une trame essentielle de la vie sociale. Mais, considérée de façon isolée, chacune génère peu d'irréversibilités.

Parfois, des séquences fortement imprévisibles ne produisent pas de changement significatif. Un changement a été rendu possible, mais l'issue de la situation est en continuité avec la situation antérieure. Un couple a failli se séparer mais il ne l'a finalement pas fait après une période d'hésitation. Un élève a été incité à s'orienter dans une section peu souhaitée et socialement peu probable, mais il a réussi à échapper à cette décision. Une opportunité d'emploi impliquant un changement important (de lieu, de fonctions, de profession) a été envisagée mais finalement laissée de côté. Une guerre ou une crise a été évitée de justesse. Menacés un temps, **les équilibres se sont maintenus**.

A l'inverse, des séquences très prévisibles débouchent parfois sur des irréversibilités fortes, des **changements d'état**. Il en est ainsi de toutes phases de changement de statut dans les cycles de vie (passage à l'âge adulte, retraite, etc.), qui sont souvent marquées par des rituels qui ont pour effet de marquer l'irréversibilité du changement opéré. On peut aussi ranger à la limite dans cette catégorie toutes les situations de changement graduel, qui se produisent par de petits ajustements prévisibles (sans rupture dans la continuité d'une série), dont l'accumulation finit par produire de fortes irréversibilités. Certaines conduites addictives peuvent entrer dans ce cas de figure. Mais on peut également y intégrer tous les phénomènes cumulatifs, si nombreux dans la vie sociale (les riches s'enrichissent, les personnes connues le deviennent encore plus, etc.). Lorsqu'il existe des effets de seuil, les changements graduels de type routinier débouchent sur des changements plus brusques et plus significatifs.

Enfin, quatrième cas de figure, des séquences comportant une part élevée d'imprévisibilité produisent des irréversibilités importantes du point de vue de l'analyste. Certains auteurs réservent le terme d'« action » à ce cas de figure²⁹, d'autres l'appréhendent à travers la notion d'événement³⁰, d'autres enfin utilisent l'expression de « tournant » (« turning point »)³¹. Avec d'autres chercheurs, j'ai proposé en français le terme de « **bifurcation** » lorsque ces effets significatifs sont associés à un certain niveau d'imprévisibilité³².

changement trouve son origine dans une lutte contre l'inertie endémique de l'organisation sociale, c'est à dire dans l'action nouvelle remédiant au blocage » (White, 2011, p. 351).

²⁹ Harrison White entre autres. Dans son ouvrage *Identity and Control*, un chapitre est consacré à la création d'action dans un contexte favorisant généralement divers blocages.

³⁰ « La vie sociale peut être conceptualisée comme étant composée d'innombrables « faits » (happenings) ou rencontres dans lesquelles les personnes et les groupes s'engagent dans l'action sociale. Leurs actions sont contraintes et rendues possibles par les structures constitutives de leurs sociétés. La plupart des faits reproduisent des structures sociales et culturelles sans changement significatif (...). Les événements (events) peuvent être définis comme la sous-catégorie relativement rare des faits qui transforment significativement les structures » (William Sewell, *Logics of history*, page 100, ma traduction).

³¹ Everett C. Hughes, (1950), 1996, « Carrières, cycles et tournants de l'existence », in Everett C. Hughes, *Le regard sociologique*, Textes rassemblés et présentés par Jean-Michel Chapoulie, Paris, Editions de l'EHESS, pp165-173, traduction de « Cycles, Turning Points, and Careers », communication présentée à la 8e conférence annuelle de Theology in Action, South Byfield, Massachusetts, septembre 1950 (et reprise dans l'ouvrage *Sociological Eye*, 1971, New Brunswick, Transaction Books) ; Andrew Abbott, 2011, « À propos du concept de 'Turning point' », (traduit par Bernard Convert et Catherine Négroni), in Marc Bessin, Claire Bidart, Michel Grossetti (dir.), 2010, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, La Découverte, coll. Recherches, pp187-212). Abbott définit ainsi les « turning points » : « des changements courts, ayant des conséquences, qui réorientent un processus (...) Tous les changements soudains ne sont pas nécessairement des *turning points*, mais seulement ceux qui sont suivis d'une période où se manifeste un nouveau régime. » (page 207).

³² Marc Bessin, Claire Bidart, Michel Grossetti (dir.), 2010, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, La Découverte, coll. Recherches.

Tableau 3. Imprévisibilités et irréversibilités

Imprévisibilité Irréversibilités	Faible	Forte
Faibles	Ordinaire	Maintien des équilibres
Fortes	Changement d'état prévisible (rituel, ...)	Changement « structurel » (Sewell), « turning point » (Hughes, Abbott), bifurcation

Dimensions

Les irréversibilités ne concernent pas seulement les personnes directement impliquées dans les activités qui les produisent. Elles se déploient dans l'espace à trois dimensions des phénomènes sociaux. La différence principale entre des processus bifurcatifs et des changements cumulatifs réside dans l'homogénéité relative des séquences. Là où les séquences d'activité d'un processus cumulatif sont similaires (même si certaines peuvent devenir « les gouttes d'eau qui font déborder le vase »), celles qui sont impliquées dans un processus bifurcatif sont hétérogènes, certaines d'entre elles ayant bien plus d'effet que les autres. On peut illustrer ce point avec l'exemple classique de l'embouteillage automobile. Cet exemple est souvent utilisé pour expliquer les effets inattendus d'actions individuelles rationnelles : chaque automobiliste a effectué son choix indépendamment des autres et de façon logique (par exemple chacun a voulu suivre le chemin le plus court). Le résultat collectif résultant de l'agrégation de ces choix peut aller à l'encontre des objectifs de tous. Dans le vocabulaire utilisé ici, les déplacements des automobilistes sont des séquences d'activités, qui se cumulent pour produire un changement de l'état du trafic, avec un effet similaire pour tous. Mais l'embouteillage peut également résulter d'une collision entre deux automobiles. Dans ce cas, la séquence d'action que constitue la collision a des effets beaucoup plus importants sur la situation globale que les séquences concernant les déplacements des autres automobiles³³.

On peut systématiser ce raisonnement en simplifiant les processus et en considérant deux niveaux distincts de masse, celui de séquences impliquant un petit nombre de personnes et celui d'un ensemble plus important. Supposons par exemple que les séquences sont des parcours scolaires individuels et l'ensemble plus important le système scolaire d'un pays. Si les parcours ne s'écartent pas en trop grand nombre des régularités qui forment l'équilibre du système (le fait par exemple que la réussite scolaire soit corrélée plus ou moins fortement à l'origine sociale), alors l'activité se situe sur le registre de la **reproduction** : le système d'ensemble se maintient malgré les incertitudes qui marquent les parcours individuels. C'est ce qu'ont très bien décrit Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dans l'ouvrage qui porte ce titre. Beaucoup d'analyses de sciences sociales concernent ce registre : elles décrivent un ordre global stable et la façon dont les processus de plus faible ampleur s'y inscrivent et le reproduisent. Mais il n'en pas toujours ainsi. Parfois l'ordre global évolue et chaque séquence d'activité contribue de façon similaire à cette évolution. Ainsi, entre 1959 et 1968, dans un contexte de relative stabilité législative, le nombre des étudiants n'a cessé de s'accroître d'une année à l'autre. Chaque nouvel étudiant contribuait ainsi à cette évolution qui a

³³ Dans ce cas, on peut craindre également que les effets soient hétérogènes et plus importants pour les passagers des deux véhicules. Mais c'est l'homogénéité ou l'hétérogénéité « amont » qui signe le caractère bifurcatif.

placé le système universitaire dans une tension croissante, entraînant l'ouverture de nouvelles universités, l'édification en urgence de bâtiments et des changements dans la façon dont les études supérieures étaient considérées. Ces phénomènes de **changement graduel par accumulation** font l'objet également de nombreux travaux. Cette accumulation peut s'effectuer dans la dimension de masse, comme dans les cas pris comme exemples, mais elle peut également concerner la dimension de la durée, dans le cas des addictions individuelles par exemple, pour lesquelles la répétition d'absorption de psychotropes se traduit par des effets croissants de dépendance. Ou encore, c'est moins fréquent, elle peut gagner progressivement des contextes distincts³⁴.

Enfin, donc, les **processus bifurcatifs** correspondent plutôt aux situations dans lesquelles certaines séquences ont des effets plus importants que les autres. Cette catégorie convient souvent assez bien pour décrire des choix politiques ou des événements dont on considère qu'ils ont modifié significativement un ordre plus global. Dans les parcours de vie, comme je l'ai déjà évoqué plus haut, il s'agit souvent d'un changement dans une sphère d'activité qui en entraîne d'autres et amorce une nouvelle « séquence ».

Ces trois grands types de régimes, sur lesquels je reviendrai dans le septième chapitre, caractérisant les rapports entre les séquences d'activité et des ordres plus globaux, micro et macro si l'on préfère, n'épuisent probablement pas la variété des situations. Ils permettent seulement de se faire une idée des cas les plus fréquents.

A ce stade, il faut évoquer succinctement la question des méthodes. En effet, en sciences sociales, les « données », qu'elles portent sur des entités, des processus ou des relations, sont toujours construites à partir des activités. Par ailleurs, les catégories décrites dans ce chapitre n'auraient pas d'intérêt si on ne pouvait pas leur associer des méthodes.

Méthodes en sciences sociales : analyser, orienter ou susciter des activités

Les activités sont ce que les sciences sociales étudient concrètement. En effet, tout ce que ces sciences peuvent affirmer sur des entités dérive de données portant sur les activités. Ces dernières se présentent sous la forme d'attitudes, de gestes, de paroles, de traces laissées dans des bâtiments, de textes, d'images ... Selon les cas, les chercheurs en sciences sociales analysent les traces laissées « spontanément » par les activités ou ils organisent des situations de création de traces adaptées aux questions qu'ils se posent, en réalisant des observations, ou encore ils cherchent à orienter les activités par des entretiens, des questionnaires ou d'autres formes d'enquête, certains allant jusqu'à des formes d'expérimentation contrôlée, en psychologie sociale par exemple. Ces quatre types d'intervention sur les activités ont des liens avec les divisions disciplinaires, mais seulement partiellement. Ainsi, pour l'analyse des traces, on pense immédiatement à des archéologues s'efforçant de décrypter les mondes anciens à travers des traces matérielles ou à des historiens plongés dans des archives, mais aussi à des spécialistes des mondes contemporains utilisant des données administratives ou des enregistrements électroniques de plus en plus volumineux. L'observation est souvent associée à l'ethnologie, mais elle est de plus en plus largement pratiquée par les sociologues. Les entretiens (il en existe de nombreux types) sont pratiqués par les sociologues, les ethnologues, mais également par certains historiens des périodes contemporaines. Les questionnaires ont été beaucoup utilisés par les sociologues, mais ils sont très présents en science politique, économie, gestion ... L'expérimentation contrôlée pratiquée par les psychologues, et depuis quelques années également par certains économistes, est souvent aux limites des sciences sociales. Elle en sort si les chercheurs imaginent avoir totalement neutralisé les contextes sociaux et n'ont aucun regard critique sur les situations expérimentales, mais elle peut aussi être mise au service de problématiques de sciences sociales comme c'était le cas des célèbres expériences de Stanley Milgram. Si l'on conçoit les méthodes comme des façons d'intervenir sur

³⁴ Mais les franchissements de frontières entre contextes ressemblent plutôt à des processus bifurcatifs.

les activités sociales pour produire des données, on perçoit mieux leur continuité et certaines controverses, sans disparaître, paraissent moins dessiner des « paradigmes » irréconciliables.

Etudier l'imprévisibilité des situations sociales, les irréversibilités qu'elles engendrent ou les régimes d'activité implique d'introduire les temporalités dans les techniques d'investigation. Cela peut se faire de façon rétrospective comme dans les travaux d'histoire portant sur des processus passés ou dans les enquêtes sur les parcours de vie. On connaît l'intérêt de cette façon de procéder, mais aussi ses pièges, comme par exemple l'anachronisme (intégrer dans le passé dans des références qui sont postérieures aux activités étudiées) ou la téléologie (interpréter le passé en fonction d'un point d'arrivée considéré comme certain). Même si les chercheurs ont appris à les limiter par la réflexivité sur les sources et sur les cadres d'analyse, le risque de tomber dans ces pièges n'est jamais nul. Pour les phénomènes contemporains, les enquêtes longitudinales contribuent à réduire encore ce risque, au prix d'une certaine lourdeur. L'une des difficultés est de restituer au moins partiellement les espaces de possibilités tels qu'ils se présentaient aux personnes dont on étudie les activités. Pour des archives, cela peut être effectué en étant attentif aux débats, aux hésitations, aux projets avortés et pour les activités contemporaines, en orientant le questionnement vers un examen des possibles (des questions comme « aviez-vous envisagé d'autres solutions ? » par exemple). Les uchronies que Max Weber recommandait ou l'histoire contrefactuelle actuelle ont le mérite de mettre en évidence la pluralité des possibles et d'éviter de considérer que les processus devaient inévitablement aller dans la direction qu'ils ont effectivement prise. Mais les possibilités sont tellement multiples que l'on ne peut guère aller au-delà de séquences assez brèves. Dériver d'un espace des possibles momentanément un scénario uchronique de moyen ou long terme relève plus de l'écriture de fiction que de l'analyse.

Structurations

Si nous revenons sur les thèmes abordés dans ce chapitre, les idées suivantes peuvent aider à surnager dans le flot tumultueux des activités humaines :

1) On désigne comme des activités tout ce que font les humains depuis les gestes les plus banals et peu réflexifs jusqu'aux actions impliquant un engagement fort, des interactions avec les objets à celles qui mettent en jeu plusieurs personnes.

2) La délimitation d'un ensemble d'activités pour en faire un processus est un travail analytique.

3) Les processus peuvent être de durée et d'ampleur très variables. Certains peuvent se décomposer en sous-processus reliés les uns aux autres, parfois désignés comme des séquences.

4) Les façons dont les personnes considèrent les activités en cours ou à venir varient selon le degré d'incertitude qu'ils associent à ces activités et aux conséquences qu'ils anticipent. Une typologie fondée sur des deux critères permet de définir des « régimes d'activité ».

5) Analysé a posteriori, un processus peut être caractérisé par les formes d'imprévisibilité qu'il met en jeu et par les conséquences qu'il entraîne. L'articulation des deux aspects permet de retrouver des schémas analytiques classiques des sciences sociales (reproduction d'un équilibre, changement graduel, changement bifurcatif).

Quelle que soit la façon dont on collecte les traces des activités sociales, on peut construire analytiquement à partir de ces traces des séquences et des processus que l'on constitue en récit. Si l'on adopte un point de vue synchronique, on peut chercher à caractériser les logiques selon

lesquelles les personnes sont engagées dans les activités. Si l'on choisit au contraire un point de vue rétrospectif, on peut tenter d'inscrire des séquences dans un processus plus global en les associant à des séquences ultérieures dans lesquelles les agencements de ressources et de personnes ont été affectés par les séquences, ce qui constitue des irréversibilités. L'ampleur et la forme de l'imprévisibilité des situations varient, ainsi que les irréversibilités engendrées. Cela permet de construire des types de séquences et de processus. Les deux regards, rétrospectif et synchronique, se complètent.

Les activités ne s'effectuent pas dans un environnement social immuable et qui leur serait extérieur. Elles maintiennent et font évoluer cet environnement, constitué d'agencements plus ou moins stabilisés ou fluctuants de ressources et de personnes, les « structures » au sens de Sewell. Prises ensemble, les activités constituent le grand processus de structuration des mondes sociaux.

Si les entités définissent une dimension des phénomènes sociaux que j'ai appelé la masse, les activités et les processus introduisent une deuxième dimension qui est la durée. Les activités sont au fondement des processus sociaux, des interactions ponctuelles aux évolutions des grandes sphères d'activité. Elles seront désormais présentes dans tous les développements qui vont suivre même si ceux-ci reviendront parfois sur un registre statique.

Entités et processus constituent deux des trois entrées classiques dans les constructions d'ontologies. La troisième est celle des relations, à laquelle je vais m'intéresser à présent (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02515234/>), et que je considère comme un effet émergent des interactions, autrement dit d'un type particulier d'activité.